Document generated on 08/11/2025 6:33 p.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Survie des fantômes frères

Gilles Pellerin

Number 11, December 1983, January 1984

URI: https://id.erudit.org/iderudit/21362ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pellerin, G. (1983). Survie des fantômes frères. *Nuit blanche*, (11), 22–22.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

BOUQUINER

par Gilles Pellerin

SURVIE DES FANTÔMES FRÈRES

La parution toute récente de *Monsieur Dido* d'Alberto Savinio invite à redécouvrir l'oeuvre de celui qui a touché à tellement de métiers qu'on ne sait plus trop bien s'il faut parler de lui comme d'un peintre, d'un musicien, d'un poète ou d'un romancier. Le cas n'est pas rare. Qu'on pense à E.T.A. Hoffmann, à Fromentin, à Cocteau, à Dali (qui connaît son roman *Visages cachés* publié chez Stock en 1983?). Et pourquoi aller chercher si loin quand dans la famille même de Savinio, un peintre, célèbre du reste, a lui aussi publié un roman? Son nom: Giorgio de Chirico. La collection qui réunit les frères (quelle louable action pour le Temps des Fêtes tout proche!) est extraite du catalogue Flammarion. Elle porte magnifiquement son nom, «L'Âge d'or», puisqu'elle comprend Villiers de l'Isle-Adam, Arthur Machen, Théophile Gautier, Clemens Brentano, Leonara Carrington, Nathaniel Hawthorne et quelques autres.

Des deux frères, le plus connu est Chirico. Sa «peinture métaphysique», ainsi qu'il la dénommait, a fait les délices des surréalistes avec qui il a d'ailleurs participé à une exposition en 1925. Elle demeure un des moments saisissants de la peinture de notre siècle. Ses mannequins, ses places désertes aux architectures plus figées que de raison sont immanquablement qualifiées d'*oniriques*. Il est vrai qu'en s'avisant de préciser la spécificité de la peinture de Chirico l'on aboutit aussi à une délimitation des champs du rêve. Les chants du rêve.

En lisant *Hebdomeros*, écrit à Paris en 1929 et ressuscité en 1964 par les soins d'Henri Parisot, je n'ai pu me défaire de l'envie de chercher la peinture derrière les phrases. Il est difficile d'y échapper. La lecture s'engage ainsi: «... Et alors commença la visite de cet étrange immeuble situé dans une rue sévère, mais distinguée et sans tristesse. Vu de la rue, l'immeuble faisait penser à un consulat allemand à Melbourne. De grands magasins en occupaient tout le rez-de-chaussée. Bien que ce ne fut ni dimanche ni jour de fête, les magasins étaient fermés, et cela conférait à cette partie de la rue un aspect d'ennui mélancolique, une certaine désolation, cette atmosphère particulière qu'ont le dimanche les villes anglo-saxonnes.» (p. 5) Ce ne sera pas là la seule place déserte d'un livre qu'Hebdomeros traverse à pas lents, croisant sur son chemin des personnages qui apparaissent pour bien vite disparaître, trafiquants syphilitiques ou blennorragiques, peintre nègre, vieillards de pierre allongés sur des chaises de jardin, centaures descendant à la rivière à l'heure de la lessive et chassant les mouches à coups de queue à dessein de confondre les sceptiques.

Mais peu à peu, j'ai cessé de voir les étoiles réelles de Chirico pour ne laisser agir que le peintre, cet être qui a des attentions particulières pour la composition et les éclairages. Il n'en reste pas moins romancier, une fois les décors campés, puisqu'il traduit dans la syntaxe propre au récit, notamment dans cette unité de base qu'est le personnage, ses considérations sur la peinture. Ainsi, pour l'ombre, il crée des photomanes, «c'est-à-dire des individus aimant passionnément la lumière» et des scotophobes, «c'est-à-dire des personnes craignant l'obscurité» (p. 98). Sans doute ses propos sur la facticité des décors naturels et sur le sommeil en après-midi, particulièrement propice au rêve, doivent-ils être considérés dans l'étude de la rhétorique surréaliste.

De Savinio, «L'Âge d'or» avait publié en 1965 *Vie des fantômes*, recueil de textes choisis çà et là dans la production de l'auteur (aussi tôt que 1918). Comme je connais très peu de ses peintures, je n'ai pu me livrer au même jeu de comparaison que dans le cas de son frère. Mais le conditionnement de lecture étant ce qu'il est, c'est à des tableaux de Max Ernst que m'ont renvoyé ces récits touffus peuplés par des agriculteurs d'intérieur, des Éveilleurs de Dieux et des civettes en uniforme de diplomate. La mythologie classique, déjà présente chez Chirico (mais détournée à des fins oniriques), surgit de partout. Le panthéon et le bestiaire dont elle est porteuse, mâtinés de surréalisme, ne se présentent pas sous l'enduit musculaire de Praxitèle mais dans un curieux mélange d'allégorie et de dérision. La première phrase d'«Achille énamouré mêlé à l'Évergète» — c'est déjà une déclaration d'intention! — propose de «retourner le rêve à la manière d'une chaussette que l'on retire» (p. 91). L'humour est là, tapi dans l'ombre de statues, de socles vides, d'associations objectives inattendues et de phrases tarabiscotées. C'est que ça rigole ces fantômes! ■

Giorgio de Chirico, *Hebdomeros*, Flammarion, L'Âge d'or, Paris, 1964, 131 p.

Alberto Savinio, *Vie des fantômes*, Flammarion, L'Âge d'or, Paris, 1965, 232 p.